

JEAN BEAUMONT

Combat à la mer



BeQ

Jean Beaumont

Diane la belle aventurière # 071

Combat à la mer

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 494 : version 1.0

Combat à la mer

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Il était minuit et Diane s'était accoudée au bastingage du pont supérieur.

Elle y rêvait.

C'était une mer comme l'on en voit rarement.

Calme, unie comme un miroir. Il n'y avait que le sourd balancement de l'eau, cette respiration de la mer, pour indiquer que l'on n'était pas sur quelque paisible lac.

Le navire filait ses douze nœuds, sans effort, glissant dans cette mer calme comme s'il eut été sur de l'huile.

Le ciel était profond, bleu, pailleté d'étoiles.

Et l'eau de la mer reflétait ce bleu.

Le long de la coque, l'on voyait la phosphorescence, les millions de petits animalcules venant s'illuminer au frottement de la coque.

Au contraire des jours de mer agitée, alors que la vague vient gifler le navire, cette nuit-là, c'était le navire qui repoussait l'eau et formait un grand « v » bouillonnant dans l'eau immobile.

C'était vraiment un temps exceptionnel.

Vers onze heures, dans le ciel où ne brillaient que les feux des étoiles, un feu rouge et un feu vert étaient apparus.

Sans bruit, trop haut pour qu'on l'entende, un avion était passé, un transatlantique allant de New-York à Lisbonne.

Dans sa cabine, Diane n'avait pas trouvé le sommeil.

Elle voulait passer la nuit sur le pont, ainsi accoudée, à savourer la nuit.

Voyageant sur ce petit cargo, elle en avait le plein plaisir.

Les passagers jouissent de la plus grande liberté sur ces navires.

Elle était donc montée sur la passerelle où se trouvait le pont de barre.

Et là, tranquille, elle s'était laissée aller à la rêverie.

Tout à coup, elle sursauta.

Quelqu'un était venu s'accouder près d'elle.

– Bonsoir, mademoiselle.

C'était le premier officier, un beau brun, jeune et grand, de belle carrure, qu'elle avait remarqué non sans un certain émoi en elle-même.

Il ne lui avait pas adressé la parole, mais, ce soir, il était de quart avec un matelot de vigie et l'homme de barre.

– Bonsoir, monsieur.

– C'est une belle nuit, n'est-ce pas ?

– Magnifique !

– Cela nous console de tous les mauvais jours que nous connaissons sur l'Atlantique.

– L'hiver, surtout ?

– Pas nécessairement l'hiver. J'ai connu des jours de janvier aussi beaux que celui-ci... L'automne, novembre et décembre, et le mois de mai... Je crois que ce sont les pires temps.

- Vous êtes Français, n'est-ce pas ?
- Oui. Je me nomme Robert Duchamp.
- Et moi...
- Oui, je sais qui vous êtes... J'étais d'ailleurs fort surpris de vous voir à bord de ce petit cargo italien.
- Ah ! oui ?
- Quatre cabines à passager... Rien de luxueux... La longue traversée de vingt jours.
- Mais ce petit cargo italien, vous savez qu'on y mange très bien, que les cabines en sont très confortables, que j'aime beaucoup l'atmosphère relâchée qu'on y trouve.
- Oui, évidemment.
- Quant à cette longue traversée, savez-vous que ce fut la raison principale pourquoi j'ai choisi de monter à bord de ce bateau.
- Tiens ? Et pourquoi ?
- Vous connaissez un peu ma vie ?
- Les journaux et les revues nous renseignent sur vos exploits.

– Partout où je vais, on dirait que j’attire le drame, que l’aventure colle à moi. Or, je savais que les navires de cette ligne sont fort bien organisés, et que je pourrais, pendant vingt jours ou plus, fuir l’aventure et me reposer. Voilà trois ans que j’essaie de trouver deux ou trois semaines de paix...

Elle montra le ciel et la mer.

– Vous voyez ?

Elle tendit l’oreille.

– Écoutez !

– Quoi ?

– Le ronronnement du moteur, ce rythme constant, doux... La vie réglée comme une horloge, les longues journées patientes. Jamais encore je ne me suis reposée autant qu’ici. Je bénis Dieu de m’avoir inspiré cette traversée. Je prends toujours l’avion. Je cours de l’aventure au drame et du drame à l’aventure. Il me fallait aller dans les Caraïbes. J’ai donc pris ce bateau.

Elle se redressa les épaules, huma l’air salin, sourit largement à la belle nuit.

– Je vis les plus beaux jours de ma vie.

– Et moi, dit l’officier, j’en suis bien heureux.

Il était tout près d’elle.

Diane pouvait sentir la tiédeur de l’homme.

La paix, le repos, cette nuit divine, tout encourageait à laisser tomber en elle les défenses qu’elle se croyait obligée d’ériger constamment. Sa vie ne pouvait contenir d’amour. Trop de pays l’appelaient, trop d’aventures restaient à vivre.

Et pourtant, ce soir-là, accoudée au bastingage, elle aimait la présence du beau garçon près d’elle.

Il avait les yeux noirs.

Il savait sourire et elle sentait qu’il était tendre.

D’un geste où il y avait plus d’instinct que de calcul, elle se rapprocha un peu de lui.

Et son geste à lui était probablement tout aussi instinctif.

Il passa le bras autour de sa taille.

Et puis, soudain, il l’attirait à lui et la caresse

subite tirait de Diane une longue plainte de joie qu'il fit taire en cherchant dans ses lèvres humides un baiser fougueux, entier.

Un long frisson anima le corps de Diane.

Les audaces de la main de l'homme lui étaient une brûlure et un paradis.

– Je finis mon quart dans deux heures, dit-il, et je te rejoindrai. Ils étaient de nouveau unis, de nouveau la passion montait en Diane sous les doigts habiles de Robert, de nouveau leurs lèvres se humaient, quand soudain il y eut un cri venant de l'arrière du vaisseau.

– Uomo nell'acqua ! Uomo nell'acqua !...

Un homme à la mer, le pire cri connu sur les navires.

Un homme à la mer, l'alerte, le branle-bas général.

II

Au matin, le Fausta virait encore sur place, en un cercle constant, mais l'homme n'avait pas été repêché.

C'est le commandant Pradal qui avait ordonné cette vigie jusqu'à la lumière du jour.

Il ne voulait point quitter les lieux sans être certain que l'homme était introuvable.

Dès les premières lueurs de l'aube, un matelot était monté jusqu'au faite du mat d'avant. Un autre s'était hissé à celui d'arrière.

Munis de jumelles, ils avaient exploré l'horizon en tout sens, escomptant possible que le naufragé ait pu dériver assez loin au cours de la nuit.

Le deuxième officier avait préparé un calcul des courants et de la dérive, et le capitaine fit explorer environ dix milles de ce secteur

possible.

Et toujours rien.

À dix heures du matin, pendant que l'équipage, lugubre, restait accoudé sur les bastingages, le Fausta reprenait sa route vers La Havane.

À onze heures, Diane était dans sa cabine quand deux coups légers retentirent à sa porte.

Elle alla ouvrir, c'était le commandant.

– Mademoiselle, est-ce que je pourrais causer avec vous un moment ?

– Mais oui, entrez.

Un instant, Diane se demanda si le capitaine Pradal avait eu connaissance de ses effusions de la veille avec le premier officier.

Il est strictement défendu aux membres de l'équipage d'un cargo de se mêler aux passagers.

Peut-être venait-il l'en avertir ?

Mais le visage soucieux de l'homme démentait cette crainte fugitive. Il avait, c'était évident, bien d'autres soucis que celui-là.

C'était un homme assez grand, mince, aux cheveux grisonnants, jeune d'allure, mais qui accusait sûrement plus de cinquante ans.

Il était racé, d'une distinction remarquable et qu'il parlât le français, l'anglais ou l'italien, il le faisait en une langue impeccable, et en des termes choisis.

– Mademoiselle, dit-il, si je viens à vous, c'est que vous êtes une figure connue universellement, Diane Roy, la Belle Aventurière.

– Merci.

– Je sais, vous me l'avez dit dès le premier jour à table, que vous cherchez le repos, dans cette traversée.

– Oui. Et jusqu'ici, jamais encore je n'ai vécu d'aussi belles heures.

– Merci, mademoiselle. C'est à notre honneur que de vous satisfaire ainsi.

– Je ne connais pas de moyen de transport plus reposant que celui-là, je vous assure.

Le commandant avait pris place dans le petit fauteuil.

Diane, assise sur le bord du lit, fumait une cigarette.

Le navire se balançait doucement sur la mer, et filait à la limite de sa vitesse sans le moindre effort.

Dehors, le chaud soleil des tropiques inondait les ponts.

– Mademoiselle Roy, je suis ici en mission très délicate.

– Je vous écoute, commandant.

– Cette nuit, un homme est tombé à la mer.

– Oui, quel malheur pour vous.

– Oui... Il se nommait Giuseppe Vindi. C'était un Sicilien. Il avait trente ans. C'était son troisième voyage avec nous.

– C'est bien dommage.

– Je voudrais vous dire un mot de ce Giuseppe Vindi, si je le puis.

Diane était un peu surprise de la tournure que prenait la conversation mais elle n'en laissa rien voir. Sûrement, le capitaine avait une idée

derrière la tête.

– Je vous écoute, capitaine.

– Voici. À notre arrivée à la Havane, Giuseppe Vindi allait être arrêté par les gens de l'Interpol.

– Ah !

Diane n'était pas surprise qu'on ne l'eût pas mise au courant. Elle avait délibérément évité de se rapporter aux quartiers-généraux de l'Interpol justement pour avoir la paix.

– Par l'Interpol, dites-vous ? Et pourquoi ?

– Je sais que vous êtes vous-même de l'Interpol, et c'est pourquoi je me confie à vous aussi facilement.

– Vous avez raison de le faire.

– Giuseppe Vindi faisait le trafic des narcotiques.

– Ah ! Tiens ?

– Il était un courrier. J'ai soupçonné quelque chose dès le premier voyage. Au deuxième, j'ai alerté l'Interpol. L'on m'a dit qu'on faisait enquête. À ce voyage-ci, j'ai reçu un

radiogramme, quelques heures après mon départ. L'on m'avertissait que Vindi serait cueilli à la Havane.

– C'est tout ce que vous en savez ?

– Un membre de l'Interpol est venu me voir à Caracas, au Venezuela et j'ai pu apprendre quelques détails. Il était un transporteur régulier, bien connu de l'Interpol. Normalement, il travaillait sous le nom de Giulio Venturi. Mais grâce à des faux papiers, il a pu s'embarquer avec nous sous le nom de Vindi.

– Et c'est tout ce que vous savez ?

– Oui.

– Mais dans tout ceci, qu'est-ce qui vous inquiète ? L'homme est tombé à la mer. Son cas est réglé.

– Oui et non. Il y a plus que cela.

– Dites.

– Hier soir, Vindi était de très bonne humeur, au souper. Mais peu après, il est devenu sombre, et l'un des hommes de l'équipage affirme carrément que Vindi semblait avoir peur.

– Peur ? il avait découvert quelque chose et s'est suicidé ?

– Pourquoi se suicider ? Écoutez, la loi de Cuba sur le trafic des narcotiques n'est pas sévère. Il risquait tout au plus six mois de prison. Et encore ! Vindi a fait quatre ou cinq séjours en prison. Ce n'est rien de nouveau pour lui.

– Oui, je vois.

– Non, il y a plus que cela.

– Plus que cela ?

– Oui... Vindi était un excellent nageur, il n'avait aucune raison sérieuse de se suicider. Donc...

– Continuez.

– J'ai fouillé moi-même sa cabine, ses effets. Je n'ai rien trouvé. Pas de drogue. Il avait un sac de voyage à double fond. Ce double fond avait été forcé et ne contenait plus rien.

– Ah ! je commence à comprendre.,

– À onze heures, Vindi dormait profondément, même que ses camarades le croyaient saoul,

tellement il dormait dur.

– L'affaire se dessine bien.

– Et à minuit, un homme à la mer.

– Dites-moi, commandant : comment exactement la chose s'est-elle passée ?

– Le plus simplement du monde. C'est l'homme de vigie, en haut qui a été le premier alerté.

– Moi, j'ai entendu un cri qui venait de l'arrière du bateau !

– Justement, c'est un pur hasard. Un matelot de jour s'est levé parce qu'il avait mal à l'estomac. Il est sorti sur le pont, il a entendu le bruit du corps tombant à l'eau.

– Et c'est là qu'il a crié ?

– Une sorte de réflexe.

– Et l'homme de vigie ?

– Il s'est jeté vers le bastingage, il a vu l'homme à l'eau.

– Est-ce qu'il se débattait ?

- À peine.
- Et puis ?
- Il a crié à son tour. Ensuite ce fut l’alerte et vous savez le reste.
- Oui. Et personne n’a vu Giuseppe Vindi tomber à l’eau.
- Non. On a entendu la chute, on a vu le corps à l’eau.
- Rien de plus ?
- Voilà.
- Alors on ne sait pas si Vindi s’est jeté...
- Ou aurait été jeté par quelqu’un d’autre.
- C’est ça.
- Et qu’est-ce que vous voudriez de moi ?
- J’ai envoyé un radiogramme à vos chefs, disant que vous étiez à bord comme passagère.
- Ah !
- Je n’ai pas eu de réponse. Mais si l’on vous demandait de faire l’enquête qui s’impose, accepteriez-vous ?

– Oui, oui, je suppose. Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne puis refuser cela.

– Mon navire est très bien tenu. Il l’a toujours été, Je serais... désespéré qu’on puisse nous accuser de quoi que ce soit. Je veux que le secret de la mort de Vindi soit dévoilé.

– Quel qu’il soit ?

– Oui.

– Bon, j’accepte. Advienne que pourra.

– Et vous me ferez rapport ?

– De tout ce que je découvrirai, si je découvre quelque chose...

– Vous êtes bien généreuse.

Le commandant se leva, s’apprêtait à sortir, quand Diane l’arrêta du geste.

– Un moment, capitaine. Vous n’avez aucune idée ? Vous connaissez votre équipage, la vie à bord, les habitudes de chacun beaucoup mieux que moi...

– Oh ! une idée... Oui, jusqu’à un certain point, je suppose...

- Dites-la moi ?
- Je crois que Vindi a été tué.
- Ah ! oui ?
- On a découvert qu’il allait être arrêté et l’on a préféré le supprimer et confisquer la drogue.
- D’après vous, dans quel but ?
- Pour assurer son silence. L’on voulait surtout qu’il ne parle pas, si par hasard les gens de l’Interpol voulaient le questionner trop... rudement.
- Ce sont des choses qui arrivent.
- Et le meilleur moyen de les éviter, c’était de tuer Vindi.
- Ainsi donc, il y aurait à bord quelqu’un d’autre travaillant pour ce ring de trafiquants ?
- Oui.
- Et vous ne savez pas qui ?
- Non. J’ai beau chercher, observer... Évidemment, nous avons vingt-huit hommes d’équipage. La plupart sont avec nous depuis de nombreuses années, mais cela n’est aucunement

une garantie. Nous ne payons pas de gros salaires. Et alors, naturellement, ces gens peuvent être approchés. Pour la sorte d'argent qui se paie dans le transport de la drogue, qui sait ?

– Même vos officiers ?

– Même mes officiers. Je ne serais moi-même pas à l'abri, être approché. Mon salaire n'a rien pour enrichir un homme.

– Je vois.

– Alors, vous comprenez, ce n'est pas tout de pouvoir juger qui serait assez malhonnête pour accepter un tel marché. Il faudrait encore que des preuves certaines soient amenées contre lui.

– Oui, je comprends.

– Vous voyez que ce n'est pas facile. Je vous donne un exemple. J'ai un Napolitain, Pasquale Romulo. Un vieux quartier-maître qui navigue avec moi depuis vingt ans. Il gagne à peu près deux cents dollars par mois. Il a une femme, neuf enfants à Naples. Ils habitent un taudis. Vraiment, si quelqu'un venait offrir cinq mille dollars américains à Pasquale pour transporter un colis,

que ferait-il ?

– Il est honnête, il refuserait.

– Il est honnête, je le sais. Et pourtant, je me demande si, à son âge, voyant que jamais la vie ne sera meilleure pour lui, s’il n’accepterait pas...

– Mais celui que nous cherchons, en plus du reste, a tué...

– Oui, j’avoue que Pasquale ne me semble pas capable de tuer. Mais si au lieu de cinq mille, c’était dix mille dollars ?

Il sourit amèrement.

– Non, vous voyez, il ne s’agit plus du tout de recommandations de caractère et d’honnêteté. Il s’agit d’autre chose.

– Oui, je vois parfaitement.

– Votre preuve, vous devrez la faire d’après d’autres méthodes.

– Oh ! il n’en manque pas, capitaine. Il y a des choses à déduire dès maintenant. Nous savons que notre coupable est nerveux dans le moment. Il a de la drogue qu’il a dû cacher. Et il doit

savoir que je suis à bord. Ce sont trois éléments qui jouent et joueront en notre faveur.

– C’est vrai.

– Or, je crois que par recoupements, j’arriverai à l’identifier. Il me faudra ensuite faire la preuve.

– Voilà qui sera difficile.

– Si je vous disais que je ne le crois pas. Je crois qu’au contraire je possède déjà des éléments importants.

– Mademoiselle Roy ! En saviez-vous plus long que vous ne le faisiez croire ?

– Non... Mais quelque chose me dit que certains événements sont reliés. Et si je puis prouver le lien, j’aurai déjà les bases de quelque chose de solide....

Cette fois, le commandant prenait congé.

– Je veux seulement souligner ceci, fit Diane. Ne sous-estimez jamais l’efficacité de l’Interpol.

– Jamais je ne le ferais, je vous assure bien.

– Et donc, prenez bon espoir que le mystère qui nous préoccupe sera solutionné et beaucoup

plus rapidement que vous ne le croyez.

– Ce serait mon plus cher désir.

III

Le commandant du navire une fois sorti de la cabine, Diane s'adonna à quelques réflexions.

Et à mesure qu'elle songeait à l'affaire, elle se sentait beaucoup moins sûre d'elle-même.

Ce qu'elle avait en tête ne constituait qu'une supposition. Il en fallait plus que cela.

Et elle ne pouvait sûrement pas se fier à son seul instinct.

Il lui fallait questionner des gens.

Qui plus que quiconque sur le navire pouvait en savoir sur la mort de Giuseppe Vindi ?

Son compagnon immédiat de cabine...

Sur ce navire, les marins couchaient trois par cabine. L'un occupait un pan, deux occupaient l'autre pan dans des lits superposés.

Elle s'informa. Il s'agissait d'un Génois du

nom de Gino Bruzzoni.

Elle descendit dans les quartiers de l'équipage, s'enquit du cuisinier qui lui montra, sur la poupe, l'atelier de réparations électriques.

C'était là que travaillait Bruzzoni toute la journée.

Il y était seul.

En son meilleur italien du nord, Diane s'adressa à lui, se présenta. Le Génois la regardait d'un air mi-amical, mi-soupçonneux.

On le sentait admirateur de la beauté rousse de Diane mais aussi il ne savait trop ce qu'elle lui voulait.

– Je veux te parler de Giuseppe Vindi.

Le Génois déposa lentement ses outils et s'avança un peu.

– Pourquoi ?

– Tu étais son voisin, tu étais dans la même cabine que lui, vous avez sûrement parlé ensemble...

Il haussa les épaules.

- Vous avez parlé !
- C’est possible.
- C’est non seulement possible, c’est certain.
- Giuseppe n’était pas loquace.
- Quand même !
- Nous avons parlé... quelques fois.
- De quoi ?
- De tout un peu.
- Quelque chose de plus précis.
- Il n’aimait pas naviguer.
- Ah ! Pourquoi le faisait-il ?
- Je ne sais pas.
- Il ne l’a pas dit ?
- Une fois, il a dit que s’il naviguait, c’était pour la dernière fois.
- C’est tout ?
- Oui.
- Il n’a pas dit ce qu’il comptait faire après ?
- Oh ! il disait bien des choses.

- Mais encore ?
- Rien de bien spécial. Il disait que bientôt, il serait riche.
- Ah ! voilà qui m'intéresse...
- Riche et il se jette à l'eau.
- Comment allait-il devenir riche ?
- Il ne l'a pas dit.
- Et quand ?
- En arrivant à la Havane, il allait voir quelqu'un.
- Il n'a pas dit qui ?
- Non.
- Tu n'as pas demandé qui ?
- Oui.
- Il m'a dit que c'était quelqu'un, mais rien de plus.
- Et ensuite, une fois riche ?
- Il ne revenait pas avec nous sur le Fausta. Il allait prendre l'avion pour retourner en Italie.
- Et que ferait-il ensuite ?

– Il allait en Sicile, il achetait un verger d’orangers et il vivait comme un bourgeois pour le reste de ses jours.

– Avec quel argent ?

– Celui-là qu’il allait toucher.

– Et tu n’as pas cherché à savoir de quelle façon il allait toucher assez d’argent pour s’acheter un verger ?

– Oui.

– Il n’a pas répondu ?

– Il se mettait à rire et puis il changeait le sujet.

– Il paraissait nerveux ?

– Jusqu’à hier soir, non.

– Et hier soir ?

– Au souper il était joyeux. Après il a changé d’avis.

– D’avis ?

– Oui. Au souper il disait que le secret du succès, c’était d’être gai, même quand ça va mal.

- Et après ?
- Au dessert, il s’est rembruni. Il est devenu sombre...
- Peux-tu te souvenir exactement à quel moment il est devenu sombre ?
- Oui.
- Bon ! Voilà ce que j’attendais.
- C’est un autre membre de l’équipage qui a dit quelque chose.
- Qu’est-ce qu’il a dit ?
- Nous blaguions sur ce que Giuseppe avait dit, qu’il fallait rester gai même quand ça va mal.
- Et alors ?
- Quelqu’un a dit : le danger de quelqu’un qui prend trop la vie en riant, c’est de la faiblesse.
- C’est tout ?
- Non. Giuseppe le regardait d’un drôle d’air. Là, l’autre marin a dit : « Un faible est porté à tout dire. Il devrait y avoir une loi pour assassiner les faibles... »

- Et qu’est-ce que Giuseppe a dit ?
- Quelque chose que je n’ai pas compris. Il a dit : « Il y a des gens qui paraissent faibles et qui sont forts. »
- Et l’autre, qu’est-ce qu’il a répondu ?
- Rien tout de suite, mais une minute ou deux plus tard, il a dit en regardant Giuseppe dans les yeux : « C’est toujours mieux de ne pas prendre de chance. Autrefois, quand les seigneurs n’étaient pas sûrs de leurs courriers, ils les faisaient assassiner en route. Ça ne demandait pas d’effort et très peu d’explications... »
- Quand Giuseppe parlait de se retirer, d’acheter un verger, est-ce que vous étiez seuls ?
- Une fois, oui. Une autre fois, c’était devant plusieurs matelots.
- Et dans ce groupe, est-ce que le marin d’hier soir y était ?
- Oui.
- Ce marin, qui est-il ?
- Vous n’allez pas lui faire des embêtements ?

- Moi ? Non.
 - Je ne suis pas un mouchard...
 - C'est drôle, pourquoi avoir dit ça ?
 - Dit quoi ?
 - Ce mot mouchard... Il me paraît étrange...
- Le Génois haussa les épaules.
- Vous trouvez ?
 - Oui, je le trouve.
 - Je n'y peux rien. Il m'a échappé.
 - Je sais bien qu'il vous a échappé... Je veux savoir pourquoi vous associez le terme mouchard à toute cette affaire ?
 - Peut-être parce que je suis intelligent.
 - Expliquez-vous.
 - Giuseppe est mort. Il y a trois possibilités. Ou il est tombé à la mer par accident, ou il s'y est jeté, ou quelqu'un l'y a jeté.
 - Et ton opinion ?
 - Une heure auparavant, il dormait. On eut dit qu'il était drogué tant il dormait dur.

- Et puis ?
- Ça ne vous paraît pas bizarre qu'un homme dormant ainsi s'éveille tout à coup et aille se suicider ?
- Ce n'est pas habituel, en effet.
- Non, certainement.
- Il n'est pas somnambule, par hasard ?
- Non. C'est sûr qu'il ne l'était pas. Je navigue avec lui depuis trois voyages. Je le connais... Je le connaissais, c'est-à-dire.
- Il a pu s'éveiller, désirer prendre l'air, aller dehors, tomber.
- Vous avez vu les bastingages ?
- Oui.
- Un trois pieds de hauteur.
- Oui.
- On peut tomber par-dessus un tel obstacle, accidentellement ?
- C'est assez invraisemblable, je l'avoue.
- Alors ?

– Il reste la troisième théorie. Le Génois approuvait de la tête.

– Voilà. La troisième théorie est la seule possible. Il a été tué. Et c'est mon opinion.

– Vous avez... d'autres bases à votre opinion ?

– Dans l'eau, il s'est à peine débattu. Il a coulé tout de suite.

– Oui et alors ?

– S'il dormait, drogué, le choc de l'eau froide a pu l'éveiller, mais bien peu. Il a coulé.

– Mais pourquoi l'a-t-on drogué, avant de le tuer ?

– Vous ne saviez pas ?

– Je ne savais pas quoi ?

– Giuseppe Vindi, il y a cinq ans, a gagné le championnat de nage libre, en Sicile. Le championnat de toute la Sicile !

– Ah ! bon !

– Tomber à l'eau, cela ne l'aurait pas mis en danger. Un cri, sur cette mer calme, et le Fausta le faisait repêcher tout de suite.

– Tandis que drogué...

– Il est tombé comme une masse, il s'est à peine débattu, il a coulé tout de suite. Ici, dans ces parages, il y a deux mille pieds de creux. C'était coupé d'avance et il perdait le jeu.

– Je vois bien.

– Vous voyez que ma théorie se tient.

– Mais qui l'aurait tué ?

Le Génois eut un geste rageur.

– Je ne sais pas.

– Que pensez-vous de cet autre marin avec qui Vindi a eu une discussion au souper ?

– Lui ? Je n'en pense rien. Je le connais mais il n'est pas mon ami. C'est un Français, l'ami du premier officier. Il se nomme Lucien Guiret. Je ne sais rien de plus.

– Et, après le souper, qu'est-ce que Vindi vous a dit ?

– Pas grand-chose. Il fallait que je revienne ici, travailler. En sortant de la cambuse, il m'a dit : « Tu sais, mon verger, il est bien possible

que je ne l'aie jamais. »

– Et il était triste ?

– Comme assommé...

– Et vous vous êtes quittés ?

– Oui. Mais je sais que plus tard un peu pendant que je travaillais ici, lui et Guiret se sont assis sur une écoutille. Guiret avait une bouteille de vin. Ils ont causé longtemps, à voix basse. Les camarades me disent que Giuseppe semblait tenter de défendre son point...

– Et ils buvaient du vin ?

– Oui. Giuseppe, surtout. Guiret n'a bu qu'une gorgée.

– Donc, le vin était drogué...

– C'est ce que je suppose.

– Et après ?

– Quand je suis retourné à notre cabine, Giuseppe dormait comme je vous l'ai dit.

– Et Guiret ?

– Je ne sais pas. C'est d'autres qui m'ont dit

que Guiret était allé s'asseoir sur la poupe, dans l'ombre.

– À ne rien faire ?

– À ne rien faire.

– Est-ce que c'est lui qui a signalé la chute de Giuseppe à l'eau ?

– Oui.

– Mais s'il a eu quelque chose à faire avec l'affaire, pourquoi aurait-il crié ?

– Vous ne voyez pas le jeu ? Pour être exonéré. Et en plus, pour que l'on soit bien certain qu'il n'y avait rien à faire, que Giuseppe s'était vraiment noyé.

– Ce qui n'a pas empêché le capitaine de faire fouiller la chambre de Giuseppe...

– Oui, mais la chose avait été faite auparavant.

– Mais puisque vous êtes retourné, vous, avant l'affaire, que vous avez vu dormir Giuseppe, comment se fait-il que vous n'ayiez eu connaissance de rien ?

– Je suis venu à la cabine. Je me suis lavé les

mains. Puis je suis descendu à l'autre pont, en bas, pour aller jouer une partie de cartes avec des camarades.

– Vous faisiez ça souvent ?

– Tous les soirs.

– Et le troisième qui était avec vous deux dans cette cabine ?

– C'est un des graisseurs, aux machines. Un homme de nuit.

– Ah bon.

– Il commence à huit heures et finit à quatre.

– Et votre partie de cartes, elle est habituelle ?

– Je joue tous les soirs.

– Guiret était au courant ?

– Oui, il jouait toujours avec nous.

– Mais pas hier soir ?

– Non.

– Il n'a pas dit pourquoi ?

– Il a prétendu qu'il digérait mal et qu'il voulait rester à l'air frais.

- Ça ne vous a pas paru bizarre ?
- Non, c’est une chose qui peut arriver.
- Et après ? Après... l’accident ?
- J’étais intrigué...
- Vous n’avez rien dit au capitaine, cependant.
- Non.
- Pourquoi ?
- Je tiens à ne pas me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Diane prit congé de l’électricien. Ce qu’elle venait d’apprendre confirmait la théorie qu’elle avait formulée dès le début de son entretien avec le commandant.

L’on avait tout risqué mais en oubliant qu’à bord du navire se trouvait quelqu’un capable de lire entre les lignes.

Ou, si l’on s’en était souvenu, de cette présence à bord, l’on avait tenté de la suborner.

Restait une tâche à accomplir, toutefois.

IV

Revenant tranquillement vers l'avant du navire, Diane savoura la beauté de la mer.

Aujourd'hui, le calme n'était pas aussi complet.

Un vent très doux irisait la surface et le balancement était un peu plus prononcé.

Soudain, Diane vit un petit oiseau jaune dévaler du ciel et venir se poser sur un mat.

Un matelot qui passait, gai Napolitain au sourire éclatant, montra l'oiseau et s'écria joyeusement :

– Terra è vicina... la terre est proche.

En effet, le navire passait à trente milles au large des Bermudes, en route pour la Havane, et cela expliquait la présence des oiseaux.

Cela expliquait aussi les douces senteurs qui voyageaient sur la brise.

Là-bas, non loin, étaient les îles fleuries.

Elle enfila par le pont couvert longeant les cuisines, salles à manger et les cabines des officiers, puis elle entra dans le couloir intérieur, grimpa l'escalier menant au pont supérieur où se trouvaient les quatre cabines à passagers, le salon et la salle à manger du capitaine. Là encore elle monta, cette fois vers la salle de navigation, où sont les cartes maritimes, le sonar, et les manuels d'informations maritimes, ainsi que la grande table où l'on étale la carte courante pour y inscrire le point.

Cette salle ouvrait sur deux pièces, l'une contenant les appareils de radio, et l'autre étant le pont de barre, ce cœur, cette âme du navire.

On y trouve la boussole automatique, la barre de pilotage, les appareils de détection de feu dans les cales, le radar, et, le long du pont vitré qui donne sur la proue du navire, cette passerelle de commandement, où se tiennent la vigie et l'officier de quart.

Dans le jour, on y trouve souvent le commandant.

C'est là que Diane le trouva.

– Commandant, je pourrais vous parler ? Il l'amena dans sa cabine, suite de deux pièces composée d'un bureau et de la cabine elle-même.

Là, Diane lui raconta tout ce qu'elle venait d'apprendre. Un sourire satisfait illuminait le visage de l'homme.

– Ainsi, vous tenez votre coupable ?

– Pardon ?

– Mais oui, ce Guiret, c'est le coupable, vous voyez bien ?

– Non, je ne le vois pas du tout.

– Mais tout ce que vous m'avez dit le prouve...

– Vous croyez ?

– Certainement.

– Il est coupable, oui, mais ce n'est pas aussi simple que tout ça.

– Ah ! non ?

– Et ce que je vais vous dire va sûrement vous étonner.

– Je vous écoute, mademoiselle Roy.

– Guiret n'était pas seul. Guiret agit sous les ordres de quelqu'un.

– Vous m'étonnez, en effet.

– J'en ai la certitude, même si je n'en ai pas la preuve.

– Et ce quelqu'un, qui est-ce ?

Il y avait une présence dans le corridor, devant la porte de la cabine.

Diane n'avait pas parlé fort mais le craquement léger du parquet l'avertit qu'il lui fallait être sur ses gardes.

Doucement elle se leva.

Le commandant Pradal la regardait d'un air étonné.

Diane mit un doigt sur ses lèvres pour le faire taire.

Elle marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la tenture servant de porte.

Mais elle n'avait pas été circonspecte dans son geste.

Et surtout, pas assez rapide.

Quand elle arriva dans le corridor, il n'y avait personne.

Songeusement, Diane revint à son fauteuil.

– Je n'aurais pas dû vous faire rapport tout de suite, dit-elle au capitaine. J'aurais dû attendre.

– Mais pourquoi ?

– L'affaire n'est pas assez mûre. Maintenant nos gens sont aux aguets.

– Vous croyez qu'ils ne l'étaient pas avant ?

Diane sourit.

– C'est vrai, je suis bête. Je suis à bord du navire sous mon vrai nom.

– Vous voyez ?

– Vous avez raison.

– Et maintenant qui soupçonnez-vous, en dehors de Guiret ?

– Je ne puis vous le dire, je n'en suis pas encore assez sûre. Si j'allais jeter des soupçons sur quelqu'un qui ne le mérite pas ? Vous voyez ?

– Oui, vous avez raison.

– Il vaut mieux que je ne dise rien. Nous avons encore combien de jours de navigation avant la Havane ?

– Quatre jours, peut-être cinq.

– Pourquoi peut-être ?

– Parce que dans les Caraïbes, l'on ne sait jamais. Nous pouvons arriver le nez dans un ouragan qui nous retarderait d'une journée, peut-être deux.

– Je n'y avais pas songé...

– Mais comptez à tout le moins quatre jours avant de toucher la terre.

– Bon, c'est amplement suffisant. Elle se leva pour prendre congé.

– En fait, ajouta-t-elle, il est probable que les événements vont se précipiter maintenant.

Et elle retourna à sa cabine.

Mais là, une surprise l'attendait.

Une toute autre personne que Diane en eut été terrifiée.

Mais elle avait l'habitude.

Et ce qui se trouvait sur son oreiller ne l'émut pas plus qu'il ne le fallait.

V

Quelqu'un s'était introduit dans la cabine.

Quelqu'un avait posé sur l'oreiller un papier grossier sur lequel avait été tracé en lettres moulées un message bref mais sinistre.

« *Continuez l'enquête et vous mourrez.* »

Pour corser le drame, l'on avait planté au centre du papier, et bord en bord de l'oreiller, un long et mince couteau sicilien.

Diane ne se préoccupa aucunement de savoir si la poignée du couteau portait des empreintes digitales.

Les gens à qui elle avait affaire songeaient à tout.

Il n'y aurait pas d'empreintes, le papier ne révélerait rien et personne n'aurait vu qui que ce soit venir sur ce pont et entrer dans sa cabine.

Elle décida sur le champ de ne pas perdre de

temps avec cette affaire.

Elle avait deux choses devant elle : ou continuer son enquête comme si rien n'était ou se soumettre à la note et ne plus s'en mêler.

Elle jouait contre des adversaires dangereux.

Et certes, ils ne reculeraient devant rien.

Un bateau est un endroit dangereux. Bien des choses y peuvent arriver. Et la routine de navigation produit que parfois les ponts en sont un endroit désert, surtout à l'intérieur et la nuit.

Diane ne sous-estimait pas le danger qu'elle courait.

Et puis, l'Interpol ne l'avait pas officiellement assignée à la cause.

Tant et aussi longtemps qu'elle ne recevrait pas des ordres formels, elle n'avait pas à se sentir obligée.

L'attitude négative pouvait être facile.

Et pourtant, un défi lui avait été lancé.

Diane Roy, la Belle Aventurière, n'avait jamais encore reculé devant un défi...

Celui-là, moins encore peut-être que les autres.

Menacer Diane, c'était de se fourrer le bras dans un nid de guêpes sauvages.

Une rage montante envahissait Diane.

On la menaçait de mort.

On lui donnait des ordres.

On croyait donc lui faire peur.

Diane éclata de rire, seule dans sa cabine.

Et soudain, des faits vinrent se placer dans sa tête, la justesse de ses premiers raisonnements lui apparut.

Tout tenait à ceci : elle avait soigneusement verrouillé sa cabine en la quittant, une heure plus tôt. À double tour.

Les marins de pont n'étaient pas admis sur la passerelle des passagers, ni dans l'espace des cabines.

Or, il n'y avait donc qu'une déduction possible.

Et cette déduction s'accordait si bien à ce que

Diane devinait déjà qu'elle s'en sentit tout à fait heureuse.

Il est difficile de se défendre contre un ennemi qui menace et que l'on ne connaît pas.

Prévoyant les coups, l'on sait vraiment quoi faire pour les parer.

Et même si Diane savait à date que l'ennemi en question était fort habile, elle comprit que de savoir cela signifiait justement qu'elle pouvait le mieux se défendre.

Sa joie intérieure s'épanouit.

Ah ! l'on croyait être plus rusé qu'elle ?

Le chemin était long pour celui qui voulait déjouer Diane. Long et ardu !

Et dangereux.

Quelqu'un, sur ce bateau, l'apprendrait à ses dépens.

Mais pour ce faire, il fallait que Diane cache son jeu. Et le cacher si bien que tous en soient dupes.

Tous et surtout celui-là même qui se croyait

bien fin !

Il avait oublié que Diane possédait un sens de l'observation extraordinaire.

Que sa mémoire était phénoménale.

Que rien ne lui échappait et qu'elle était aussi douée d'une logique absolument inébranlable et éclairée.

Ainsi, elle savait maintenant que deux personnes seulement pouvaient s'introduire dans sa cabine.

L'une, le steward, n'aurait pas risqué de placer un tel message sur l'oreiller.

Il savait bien qu'il serait le premier soupçonné, possédant les clés de toutes les cabines.

Mais l'autre ?

Il fallait être habitué à la routine du navire pour savoir qui avait les clés, qui pouvait être cet autre.

Normalement, un passager ne se rend pas compte de ce fait. Du moins un passager

ordinaire. Or, Diane n'était pas un passager ordinaire.

Elle était un passager tout à fait spécial.

Elle était justement ce quelqu'un qui avait remarqué un millier de petits détails du genre. Et de ces détails elle pouvait maintenant tirer ce dont elle avait besoin.

Le coupable n'avait dorénavant qu'à se bien tenir.

VI

Diane occupa bizarrement les heures de l'après-midi.

On eut cru qu'elle se désintéressait de tout.

Même que le capitaine vint la trouver un moment, et ne sachant au juste ce qu'elle avait en tête, n'osa finalement pas la questionner.

Au lieu de s'affairer à continuer l'enquête, Diane se fit sortir une chaise de pont et s'installa au soleil.

Il y avait d'autres passagers mais ils s'étaient réunis sur le pont supérieur.

Diane était seule là où elle avait choisi de se reposer.

De plus, elle avait passé une heure dans sa cabine, à savamment élaborer sa façon de se vêtir.

Tout d'abord, elle avait mis des shorts très

courts, à peine de petites culottes, d'ailleurs fort collantes et d'un tissu très mince.

En elles-mêmes, ces culottes devenaient presque indécentes, tant elles faisaient deviner de contours, tant elles arrivaient à peine à cacher ce que Diane la Rousse considérait comme son bien le plus précieux.

Sa poitrine saillait, dure et nue, sous une blouse qui, lorsque Diane était debout, ne révélait pas grand-chose.

Une fois étendue dans la chaise, le résultat était tout autre.

L'encolure échancrée, large et flottante, suivait les impulsions du vent.

Et pour quiconque se tenait debout au-dessus de Diane, la poitrine était révélée dans toute sa splendeur.

Ayant ainsi appâté le piège, Diane attendit.

Ce fut d'abord le steward qui ne put résister à la tentation de venir contempler un panorama si joli que nulle verdure, nulle île paradisiaque n'en savait offrir de meilleur.

Mais il n'était pas important et Diane resta au soleil, les yeux fermés, s'inquiétant peu du temps que prenait le steward pour s'arracher à la vision.

Puis ce fut le capitaine.

Moins susceptible, plus âgé, il n'en fut pas moins ébloui.

Vers trois heures, ce fut le premier officier qui arriva.

Diane tourna vers lui des yeux langoureux.

Ce qui avait été si bien commencé la veille ne s'était pas continué, interrompus qu'ils avaient été par la tragédie de l'homme à la mer.

Et les hasards de l'horaire maritime ne les avait pas réunis de nouveau depuis la veille.

Et puis, Diane avait le temps.

Elle lui fit donc un signe d'invitation, lui offrit de s'asseoir sur le bord de la chaise.

Et ainsi le bel officier, beau brun aux yeux doux et au sourire d'émail, se trouva tout près de Diane.

Si près que d'une main étendue il ne put

résister à la tentation de caresser cette poitrine.

– Pas tout de suite, murmura Diane.

Elle avait murmuré les mots, les avait dits d'une voix caressante.

Au seul contact de la main de Robert, elle avait frémi de tout son corps.

Et l'homme, la gorge sèche, devenait fou de désir.

Il avait peine à se retenir.

Les mains lui tremblaient.

– Ce soir, fit Diane.

– Non, tout de suite. Allons à votre cabine.

Diane hésitait.

– Vous serez vu...

– Non. Je suis libre. J'ai fini ma tâche de la journée. Je ne reprends mon quart qu'à huit heures ce soir.

– C'est risqué...

– Non. On me croira dans ma cabine à faire la sieste... Allons, tout de suite....

Et en effet, Diane montrait tous les signes de la passion incontrôlable.

Sa respiration était courte.

L'officier avait peine à parler tant il était ému...

– Oh, je le veux, je le veux, murmurait-elle.

– Venez... Allons-y...

Il se leva, Diane le suivit.

– S'il y a quelqu'un ? dit-elle.

– Je fais mine de rien, je m'en vais en bas, et je reviens vous trouver dès que ce sera désert...

– Oui.

Ils entrèrent.

Le corridor des cabines était désert.

Diane suivit l'officier.

Il marcha rapidement vers la cabine de la Belle Aventurière, en tourna la poignée.

– C'est verrouillé, fit Diane. Attendez, je crois que j'ai ma clé dans mon sac.

Mais il eut un geste.

– Non, laissez, j’ai mon passe-partout...

Il sortit le passe-partout pendant à une chaîne avec d’autres clés.

Prestement, il ouvrit la porte.

Diane entra, Robert la suivit. Il se retourna, referma la porte et la barra.

Quand il revint au centre de la cabine, il aperçut Diane qui s’était assise sur le bord du lit.

Et sur l’oreiller, la note traversée d’un poignard.

Il sursauta et devint pâle...

– Qu’est-ce que c’est ?

Diane eut un sourire énigmatique.

– Un message, dit-elle, du plus ardent de mes admirateurs.

L’officier se tenait toujours au centre de la cabine. Ses yeux fixaient le message d’un air hagard.

– Vous ne craignez donc pas les menaces de mort ? dit-il.

– Non, fit Diane.

Elle tendait le buste, se rejetant en arrière appuyée sur les mains.

Mais l’homme ne bougeait toujours pas. Il semblait indécis.

– Vous ne venez pas ? railla Diane.

Et toujours, l’officier hésitait. Une veine lui battait sur la tempe.

L’air effaré avait fait place à une sorte de regard soupçonneux. Quelque chose n’allait plus du tout.

Posément, Diane se leva et passa les pieds dans des babouches placées sous l’évier.

– Causons, voulez-vous ? dit-elle.

Robert ne disait toujours rien.

On sentait que le désir qui l’avait animé s’était soudain envolé.

Diane ouvrit un tiroir de la commode, y prit un paquet de cigarettes, en offrit une à Robert qui la refusa, et en alluma une pour elle-même sans mot dire.

Remettant le paquet de cigarettes dans le tiroir de la commode, elle y prit un pistolet Luger au long canon...

– Qu'est-ce qui vous prend ? cria l'officier.

– Chut ! fit Diane, vous allez ameuter tout le navire.

Elle lui montra le petit fauteuil.

– Asseyez-vous là, bien tranquille. Nous allons causer.

– Causer, mais de quoi ?

Il semblait bouleversé.

– Que signifie cette comédie ?

Diane sourit.

– Vous ne croyez pas qu'il serait temps de ne plus jouer au plus rusé ?

– Je ne comprends absolument pas !

– Oh ! mais vous allez vite comprendre. Asseyez-vous là et je vous dis que nous allons causer.

VII

Robert Duchamp semblait un homme à qui l'on avait asséné un grand coup sur la tête.

– Voyez-vous, fit Diane, il ne s'agit plus pour vous de discuter avec moi.

– Mais discuter de quoi ?

– De votre culpabilité.

– Mais de quoi serais-je coupable ?

– Vous le savez.

– Je vous jure bien que non.

– Ne jurez pas en vain.

Le jeune homme reprenait petit à petit son assurance.

– D'ailleurs, dit-il, vous me menacez bien d'un revolver mais vous n'oseriez pas tirer.

– Non ?

- Il vous faudrait un motif sérieux de le faire.
- J'en ai deux. L'un, que vous connaissez déjà, et l'autre, auquel vous ne songez pas...
- Lequel, celui-là ?
- D'un coup je déchire ma robe devant, je tire. L'on vient, et je raconte que vous vous êtes introduit dans ma cabine pour me violer...
- Vous y allez fort ? C'est vous qui...
- Pouvez-vous le prouver ?
- La question n'est pas là...
- Mais oui, la question est là, au contraire... Vous voyez bien que vous êtes perdu !
- Perdu ? Mais comment, perdu ?
- Révisons les faits... Je vais vous démontrer deux indices bien précieux... D'abord le fait que vous avez sans hésiter ouvert ma cabine avec votre passe-partout.
- Mais c'est normal. Je suis le premier officier à bord. J'ai la clé qui ouvre toutes les portes.
- Disons mais cela est une première preuve.

- Preuve de quoi ?...
- Passons à la deuxième. Le poignard qui entre par le centre du message sur mon oreiller a creusé le papier. Il empêche de lire celui-ci.
- Et puis ?
- Debout au centre de la cabine, vous avez dit que c'était une menace de mort.
- J'ai déduit, à cause du poignard.
- Je n'accepte pas l'explication.
- J'ai déduit, c'est tout.
- Je crois que votre possession du passe-partout et le fait que vous avez pu savoir le contenu du message aussi facilement prouve une chose : c'est vous qui l'avez mis ici...
- Mais c'est idiot... Songez à ce que nous venions faire dans votre cabine...
- Et puis ?
- Ce n'était certes rien qui puisse vous menacer de mort. Au contraire. Cela prouve que je suis grandement attaché à vous...
- Oh ! je ne vois pas que ce soit une preuve

tellement importante.

– Non ?

– Non. Vous pouvez sûrement être de ce type d'homme qui va tout prendre de la vie. Me faire l'amour et vous satisfaire et me tuer ensuite...

– Vous divaguez.

– Le métier que vous faites ne vous recommande pas pour les prix de vertu.

– Je suis officier de navire, c'est un noble métier.

– Vous êtes aussi un passeur de drogue et c'est beaucoup moins noble.

– Vous mentez !

– Je mens, Robert Duchamp ? Le plus audacieux des deux n'est pas moi, dans le moment.

– Moi, passeur de drogues ?

– Oui, vous.

– Mais c'est insensé !

– Que non. C'est au contraire facile à prouver

maintenant.

– J’aimerais vous voir le faire...

– Ne vous sentez pas trop sûr de vous-même !
L’officier regardait Diane d’un air effaré. Il ne s’était certes pas attendu à une pareille attaque, c’était évident.

Il avait cru la partie facile.

– Savez-vous à quel instant m’est venu le soupçon, Robert ?

– C’est tellement ridicule...

– Pas du tout ridicule, au contraire. C’est même très logique, vous allez voir...

– Prouvez ce que vous avancez, je vous en défie.

– Il ne faut jamais me défier. Ainsi cette note, sur l’oreiller... Il se peut que je me sois retirée de cette affaire, la laissant aux agents qui nous attendent à la Havane...

– Des agents... à la Havane ?

– Oui, vous voyez bien que vous êtes perdu.

– Quels agents ?

– Ceux de l’Interpol.

Cette fois, l’épouvante avait envahi l’officier.

Il avait les yeux grands comme des soucoupes.

– Mais... ?

– Je suis moi-même un agent de l’Interpol, continua Diane. Vous ne le saviez pas ?

– Vous ?

– Oui, moi... Et j’applique les méthodes de l’Interpol. Vous les connaissez peut-être ?

– Oui, je les connais.

– En somme, c’est très simple, l’Interpol ne croit pas qu’il faille être tendre ou charitable, surtout envers les trafiquants de drogue. Nous, ses agents, possédons toutes les justifications au monde pour tirer et tuer. Or, j’ai moi-même une très grande horreur pour ces gens. Et je n’hésiterais pas du tout à profiter d’une circonstance qui me permettrait de leur infliger la plus grave punition possible...

L’officier suait à grosses gouttes.

– Tout ceci, dit-il, ne prouve rien... Mais sa

voix tremblait en le disant.

– Oh ! je n’ai pas fini, vous savez, fit Diane en riant. Vous n’allez pas vous imaginer que je vous accuse de quelque chose que je ne puis prouver.

Elle eut un geste gai.

– Que ce soit vous ou Guiret...

Le nom ainsi lancé fit l’effet d’un coup de poing sur Robert Duchamp.

– Guiret ? balbutia-t-il.

– Vous voyez que je suis bien renseignée. Hier soir, le petit épisode sur le bastingage ne m’a pas surprise...

– Ah !

– Je ne savais pas à quel bénéfice il était joué mais j’ai bien compris quand j’ai eu quelques détails sur le mort, Giuseppe Vindi. C’est à ce moment que j’ai compris le jeu. Vous détourniez mon attention. Guiret jetait l’homme drogué à la mer. Puis il donnait l’alerte. Tout ce temps, j’étais occupée avec vous. Résultat, je n’ai rien vu. Et l’affaire a pu être menée à bonne fin. Immédiatement après, vous avez été fouiller la

cabine, vous avez trouvé la drogue... Et voilà...

– Ce sont des suppositions, dit Robert Duchamp, pâle comme la mort.

– Elles sont basées sur des faits précis.

– Je voudrais bien savoir lesquels.

– Par exemple, le fait que pendant dix jours, vous ne m’avez même pas regardée. Au dixième soir, vous voilà tout feu, toute passion...

– Je... je ne vous avais pas vue...

Diane éclata de rire.

– Je suis parfois modeste, dit-elle, mais pas au point de croire qu’un type comme vous ne m’aurait pas vue pendant dix jours sur un cargo de quatre mille tonnes, où je suis la seule passagère féminine. En fait, la seule femme à bord.

– Ce sont des choses qui arrivent.

– Mais je n’y crois pas... Non, voyez-vous, j’ai pris mes précautions. C’était à mon tour de jouer la ruse.

– La ruse ?

– Oui, Pourquoi vouloir vous attirer dans ma cabine, à moins que d’avoir de sérieuses raisons de vous occuper pendant une heure ?

L’homme sursauta.

– Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Le Steward Pierre Puccini... savez-vous où il est dans le moment ?

Robert Duchamp bondit vers la porte.

Diane tira.

La balle siffla à l’oreille de l’officier et alla se loger dans la boiserie avec un coup sourd.

– Le prochain coup, dit Diane calmement, je viserai pour tuer.

À ce moment, la porte de la cabine s’ouvrit et le Steward apparut.

Il fit un bref signe de tête à Diane.

– J’ai remis au capitaine ce que je devais lui remettre. Au même moment, le capitaine apparaissait derrière le steward et l’écartait pour se faire un passage.

– Bien joué mademoiselle Roy, dit-il. Vous

avez gagné.

Diane exultait.

Profitant du moment d'inattention, Robert Duchamp bondit une seconde fois.

Il bouscula le capitaine, le steward et fila par le corridor.

Diane était à ses trousses...

– Il va se jeter à la mer, cria-t-elle au capitaine...

VIII

Le premier officier Robert Duchamp fit exactement ce que Diane avait prévu.

Il avait immédiatement compris ce qui s'était passé. Se sentant perdu, il avait choisi ce qui lui apparaissait comme la solution la plus simple.

Courant vers le pont, il allait se jeter à la mer.

Mais il avait Diane à ses trousses.

Il émergea sur le pont, enjamba le bastingage et plongea vers la surface unie de la mer.

C'en était fait !

Il jouait le tout pour le tout.

Ce n'était pas tellement dans l'idée de se suicider.

Le navire passait à moins de dix milles au large des Bermudes.

Dans cette eau calme et tiède, de nager jusque

là ne serait qu'un jeu pour Robert Duchamp.

Il y mettrait des heures et ce serait un problème que de se retrouver ainsi aux Bermudes, mais il comptait bluffer.

Disant qu'il était tombé à la mer la nuit, à l'insu de l'équipage, il prétendrait n'avoir pu se faire entendre, le navire continuant sa route.

Et ainsi, l'on croirait à une sorte de naufrage, il serait rapatrié en France, et là il saurait bien se débrouiller.

Mais Diane avait songé à tout cela.

Et au lieu de laisser placidement son homme la déjouer ainsi, elle sauta à sa suite dans la mer.

L'équipage avait eu le temps de se rassembler sur le pont.

Le capitaine criait à Diane de ne pas tenter de capturer l'homme de cette façon.

Mais Diane, athlète superbe, n'avait pas peur. Et elle n'avait pas du tout l'intention de rebrousser chemin et de nager jusqu'aux bouées qui lui avaient été lancées.

Plutôt, elle nageait rapidement vers l'endroit où Robert Duchamp faisait mine de se noyer.

Il n'avait pas vu plonger Diane, ne la voyait pas venir, et se croyait en sécurité.

Il projetait de nager entre deux eaux, de faire croire qu'il avait coulé et de déjouer ainsi les recherches.

Même sur une mer calme, la tête d'un homme ne s'aperçoit pas facilement. Il y a toujours de l'irisation, et avec le soleil dardant sur l'eau et la faisant miroiter, il avait des chances de s'en tirer.

Diane, cependant, étant au ras de l'eau, voyait émerger la tête de Robert Duchamp.

Et elle se dirigeait vers lui inexorablement.

Elle l'atteignit cinq minutes plus tard. Le navire avait stoppé les moteurs et tournait en rond.

Le capitaine avait ordonné qu'on mit une chaloupe à la mer et déjà l'embarcation se dirigeait vers les deux nageurs.

Arrivée à Robert Duchamp, elle ne perdit pas de temps en discussion.

Lançant son bras hors de l'eau, elle frappa l'homme d'un dur coup de judo à la veine jugulaire.

Il perdit connaissance aussitôt.

Et c'est sans misère aucune que Diane put le maintenir à ses côtés, la tête hors de l'eau, jusqu'à ce que le secours arrivât.

Ce fut un être inanimé qui fut hissé à bord de la chaloupe et que l'on ramena à bord.

Pendant l'opération, l'on avait déjà mis Guiret aux fers.

Et c'est ainsi que le ring de transport de drogues fut brisé à bord du Fausta.

IX

Dans la cabine du capitaine, à l'heure du cocktail, Diane était assise avec Pradal.

Le steward avait apporté deux délicieux daiquiris et Diane pouvait savourer la consommation en toute paix.

– Je ne comprends pas, fit le capitaine, comme avez-vous été mise sur la piste même avant que Giuseppe ne fut jeté à la mer ?

– Je suis femme.

– Cela explique tout ?

– Oui.

– Mais en quel sens ?

– Votre premier officier ne m'a pas vue pendant dix jours. Soudain il me fait une cour passionnée. Vous n'auriez pas trouvé cela bizarre, à ma place ?

- Je suppose, oui.
- Une femme sait quand un homme la regarde, même tout en ne faisant rien voir, même timidement, et sans oser l'avouer.
- Je me suis rendu compte déjà, oui.
- Or, Robert Duchamp ne me voyait même pas...
- C'est en effet plutôt bizarre. Vous n'êtes pas la femme la plus laide du monde.
- Le compliment est indirect, commandant, mais je vous en remercie quand même.
- Je ne suis pas homme à savoir bien tourner les compliments.
- Mais vous vous en tirez très bien.
- Merci.
- Pour revenir à nos gens, j'ai soupçonné quelque chose sans savoir quoi quand il est revenu me faire la cour sur le pont, ce soir-là. Il n'est pas dans mes habitudes de me laisser aller à mes passions. C'est un jeu trop dangereux dans la profession que j'exerce. Par ailleurs, comme je ne

suis pas insensible, je me suis laissée aller. À seule fin, commandant, de savoir où ça menait. Or, ça menait à ce que Robert Duchamp voulait m'occuper, sachant qui j'étais, afin de permettre à Guiret de perpétrer le meurtre qu'ils avaient préparé.

– Et vous n'êtes partie que de ce point pour compléter votre enquête ?

– Oui. Après, Bruzzoni m'a donné des renseignements précieux. Il soupçonnait fort Guiret. Guiret et Duchamp étaient les deux seuls Français à bord. De plus, me disait Bruzzoni, ils étaient amis.

– Vous avez tiré vos conclusions.

– Oui. Les fouilles dans la cabine de Guiret n'ont rien donné. Celles dans la cabine de Duchamp ont fait découvrir la drogue. Donc...

– Et ils ont avoué tous les deux...

– L'affaire est close mais je vous avoue que j'ai joué serré. Et puis, ce qui est pire encore, c'est que je ne suis partie que d'un point si ténu que j'aurais pu me tromper affreusement. Après

tout, je pouvais soupçonner tout le monde, n'importe qui, même vous, commandant....

– Moi ?

– Oui... Mais vous voyez, je ne l'ai pas fait...

– Dieu merci, parce que Dieu sait quel horrible crime vous auriez pu découvrir dans mon passé.

Ensemble ils trinquèrent en riant.

Épilogue

Diane descendit du bateau à la Havane. Mais celui qu'elle espérait voir n'était pas là. Au lieu, elle fut convoquée au bureau de l'Interpol. Le chef de ce bureau, un cubain gros et gras, aux yeux noirs comme de la laque, lui tendit une cigarette.

– Je sais que vous n'aviez pas l'intention de rester longtemps à Cuba, dit-il.

– Qui vous a dit ça ?

– Celui que vous vouliez voir... ?

– Ah, vous étiez au courant ?

– Oui... Nous sommes au courant de bien des choses... Mais si je vous donne un travail urgent, l'accomplirez-vous ?

– Je ne sais pas... Je ne suis vraiment pas en devoir dans le moment.

– Un agent de l'Interpol est toujours en

devoir...

– Oui, je sais, mais j’avais espéré...

– Il s’agit d’un cas grave...

– Bon, je m’incline. Qu’est-ce que c’est ?

– Il y a des plantations de canne à sucre derrière Santiago. Il y en a des centaines. Plusieurs milliers d’hectares de plantations. Or, un fou, rode dans les parages...

– Un fou ?

– Je le crois, oui... Mais ce fou a aussi du génie. Pouvez-vous le découvrir pour nous.

– Mais quelle sorte de fou ? Que fait-il ?

– Avez-vous déjà entendu parler de l’Araignée d’Or ?

– Non... non...

– Eh bien, vous en entendrez parler... Prenez une autre cigarette, je sonne pour faire venir quelque chose de frais à boire, et je vous raconte cette histoire de l’ARAIGNE D’OR. Si vous n’avez pas peur de la mort, vous irez vers cette aventure en souriant... Au fait, avez-vous peur de la mort ?

Il riait.

Mais Diane Roy, la Belle Aventurière, n'en avait nullement envie.

Cet ouvrage est le 494^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.